

NOTICE SUR OVIDE.

Ovide (Publius Ovidius Naso), naquit à Sulmone, dans l'Abruzze citérieure, le 15 des calendes d'avril, ou le 20 mars de l'an 711 de Rome, 45 ans avant l'ère chrétienne. Le surnom de Naso qu'il hérita de sa famille avait, dit-on, été donné à un de ses aïeux, à cause de la prééminence de son nez, comme celui de Cicero, illustré par le grand orateur de ce nom, lui était venu de l'un de ses pères, remarquable aussi par une petite croissance placée à l'extrémité du nez, et ressemblant à un pois chiche. Ovide fut élevé à Rome et y fréquenta les écoles des maîtres les plus célèbres, avec son frère Lucius, plus âgé que lui d'une année, et qui mourut à vingt ans. Un penchant irrésistible entraînait Ovide vers la poésie; il consentit toutefois à étudier pour le barreau, pour obéir à l'expressive volonté de son père, qui appelait les vers une occupation stérile et Homère un indigent. Il promit de renoncer à la poésie, qui était déjà comme sa langue naturelle, et de n'écrire désormais qu'en prose; il l'essaya: « Mais les mots, nous dit-il, venaient d'eux-mêmes se plier à la mesure et faisaient des vers de tout ce que j'écrivais. » Une si impérieuse vocation, au lieu de désarmer son père, ne fit que l'irriter davantage; et l'on prétend qu'il ne s'en tint pas toujours aux remontrances; mais, poète en dépit de lui-même, Ovide, tandis qu'on le châtiât, demandait grâce dans la langue des muses, et c'était en vers qu'il s'engageait à n'en plus faire.

Presque tous les biographes d'Ovide s'accordent à lui donner pour maîtres, dans l'art de l'éloquence, Plotius Grippus, le plus habile grammairien de

l'époque, au jugement de Quintilien, Arellius Fuscus, rhéteur à la diction élégante et fleurie, et Portius Latro, dont notre poète mit plus tard en vers la plupart des sentences. Sénèque le rhéteur nous apprend qu'il composa, dans sa jeunesse, des *déclamations* qui eurent un grand succès; il se rappelle surtout lui avoir entendu déclamer « la controverse sur le serment du mari et de la femme, » sujet souvent proposé dans les écoles, et qu'Ovide pouvait traiter avec une sorte d'autorité, ayant déjà épousé ou plutôt répudié deux femmes. Il alla ensuite se perfectionner à Athènes dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie, et visita, avec le poète Macer, son parent, les principales villes de la Sicile, de la Grèce et de l'Asie-Mineure. Une biographie, qui se voit en tête d'un ancien manuscrit de ses œuvres, le fait servir en Asie sous Varron; mais cette assertion est contredite par plusieurs passages de ses poésies, où il parle et se vante presque de son inexpérience militaire. C'est du moins comme poète qu'il signala son entrée dans le monde. Il nous dit lui-même que lorsqu'on coupa sa première barbe, cérémonie importante chez les Romains, il lut des vers au peuple assemblé, peut-être un épisode de son poème sur la guerre des géants, une des productions, aujourd'hui perdues, de sa jeunesse.

Un passage de Sénèque le rhéteur ferait croire qu'ayant surmonté son dégoût pour l'étude aride des lois romaines, Ovide était entré dans la carrière du barreau et qu'il plaïda plusieurs causes avec succès. Ce qui est certain c'est que les premières charges dont il fut revêtu appartenaient à la magistrature, ou

il exerça successivement les fonctions d'arbitre, de juge et de triumvir. Élu ensuite membre du tribunal suprême des centumvirs, il le devint bientôt du décemvirat, dignité qui fut la dernière qu'on lui conféra. L'auteur de l'*Art d'aimer*, s'il faut s'en rapporter à son propre témoignage, déploya dans l'exercice de ces charges des vertus et des talents qui le firent distinguer des Romains. Il se montra même si pénétré de l'importance de ses devoirs publics, qu'il refusa, dans la seule crainte de ne la pouvoir soutenir avec assez d'éclat, la dignité de sénateur, déjà bien déchue cependant, et à laquelle l'appelaient à la fois sa naissance et ses services. « J'étais d'ailleurs sans ambition, nous dit-il, et je n'écoulaï que la voix des Muses, qui me conseillaient les doux loisirs. » Il l'écouta si bien que le charme des doux loisirs faillit l'enlever même au culte des Muses; mais l'amour l'y rendit. « Mes jours, dit-il, s'écoulaient dans la paresse; le lit et l'oisiveté avaient déjà enervé mon âme, lorsque le désir de plaire à une jeune beauté vint mettre un terme à ma honteuse apathie. »

Dès qu'Ovide eut pris rang parmi les poètes, et qu'il se crut des titres à l'amitié des plus célèbres d'entre eux, il la brigua comme la plus haute faveur, « les vénérant, selon ses expressions, à l'égal des dieux, les aimant à l'égal de lui-même. » Mais il était destiné à leur survivre et à les pleurer. Il ne fit, pour ainsi dire, qu'entrevoir Virgile (*Virgilium vidi tantum*); Horace ne put applaudir qu'aux débuts de sa muse; il ne fut pas donné à Propertius et à Gallus, les premiers membres, avec Tibulle, d'une petite société littéraire formée par Ovide, et les premiers confidents de ses vers, de voir sa gloire et ses malheurs. Liés par la conformité de leurs goûts et de leurs talents, aussi bien que par le singulier rapprochement de leur âge (ils étaient nés tous deux la même année et le même jour), Ovide et Tibulle devinrent inséparables; et quand la mort du dernier vint briser une union si tendre, Ovide composa devant le bûcher de son ami une de ses plus touchantes élégies.

Ses parents et ses amis, presque tous courtisans d'Auguste, le désignèrent bientôt à sa faveur, et le premier témoignage de distinction publique que le poète reçut du prince fut le don d'un beau cheval, le jour d'une des revues quinquennales des chevaliers romains. Issu d'aïeux qui l'avaient tous été, il s'était lui-même trouvé dans les rangs des chevaliers, dans deux circonstances solennelles, c'est-à-dire quand cet ordre salua Octave du nom d'Auguste, et, plus tard, de celui de Père de la patrie.

Ovide s'essaya d'abord dans plusieurs genres. Il avait commencé une épopée sur la guerre des géants; mais Virgile venait de s'emparer du sceptre de l'épopée, et Ovide abandonna la sienne. Il composa ses *Héroïdes*, genre, il est vrai, tout nouveau,

mais non pas « inconnu avant lui, » comme il l'a prétendu, car Propertius en avait donné les premiers modèles dans deux de ses plus belles élégies. Il est vrai que Propertius, ainsi attaqué dans sa gloire par Ovide, avait lui-même, en se disant « l'inventeur de l'élegie romaine, » attaqué celle de Catulle, qui l'avait précédé dans cette carrière. Plus tard, Ovide voudra s'illustrer dans la poésie dramatique, et s'écriera dans un élan de vanité poétique : « Que la tragédie romaine me doive tout son éclat ! » Au reste il nous a mis lui-même dans le secret de ses premières irrésolutions; une élégie de ses *Amours* le montre hésitant entre les muses de la Tragédie et de l'Élegie, qui se le disputent avec une chaleur proportionnée au prix de la victoire. Cette dernière l'emporte enfin; mais la tragédie le réclamera un jour. Pour le moment, Ovide se livre donc à la poésie élégiaque, et, quoiqu'il ait pris soin de déclarer lui-même qu'elle ne lui doit pas moins que la poésie épique à Virgile, sa place est après Propertius et Tibulle. Ce rang lui est assigné par Quintilien, par tous les critiques, par la voix de tous les siècles; ce qui vaut bien l'opinion du seul Vossius, à qui il plaît d'appeler Ovide le prince de l'élegie, *elegiae princeps*. Ovide a commencé la décadence chez les Latins, et si, dans ses *Amours* par exemple, on admire une rare facilité, une foule d'idées ingénieuses et une inépuisable variété d'expressions, le goût y relève aussi des tours forcés, la profusion des ornements, de froids jeux de mots et l'abus de l'esprit, si opposé au simple langage du cœur.

Dans les *Héroïdes*, mêmes qualités, mêmes défauts : Ovide ne pouvait d'ailleurs échapper à la monotonie résultant d'un fond toujours le même, les regrets d'un amour malheureux, les reproches d'amantes abandonnées. On ne ne pouvait se plaindre à Paris autrement que Dejanire à Hercule, qu'Ariane à Thésée, etc., quoique le poète ait déployé, dans l'expression de cet amour, un art infini, et l'ait quelquefois variée avec bonheur par l'emploi des plus riches fictions de la fable. Mais de là même, il naît souvent un autre défaut, l'abus d'une érudition intempestive qui refroidit le sentiment. Les *Héroïdes* n'offrent pas d'aussi nombreuses traces d'affectation que les *Amours*, mais le style en est moins pur et moins élégant, et le langage parfois trop familier qu'il prête à ses personnages sied mal à leur dignité. Il semble qu'Ovide, avec une intention d'ironie qui rappelle celle du chanteur de la *Pucelle*, ait voulu réduire à la mesure commune des petites passions l'amour des héroïnes de l'antiquité, dont les malheurs nous apparaissent si grands à travers le voile des temps fabuleux. Par la peinture des amours des héros, il préludait, comme on l'a remarqué, à l'histoire des faiblesses des dieux, et les *Héroïdes* sont un essai des *Métamorphoses*.

Si Ovide ne créa pas ce genre, il le mit du moins à la mode; et Aulus Sabinus, un de ses amis, répondit, au nom des héros infidèles, aux épîtres des héroïnes délaissées; mais il laissa à ces dernières, sans doute par un raffinement de galanterie, tous les avantages de l'esprit qu'Ovide leur avait donné.

Après avoir chanté les amours des héros, Ovide chanta les siennes, qui lui avaient acquis une singulière célébrité. Il n'était bruit dans Rome que de ses exploits amoureux; ils faisaient l'entretien des riches dans leurs festins, du peuple, dans les carrefours, et partout on se le montrait quand il venait à passer. Attirées plutôt qu'éloignées par cette réputation, toutes les belles sollicitaient son hommage, se disputaient le renom que donnaient son amour et ses vers; et il se vanta d'avoir, en les faisant connaître, doté d'une foule d'adorateurs leurs charmes jusqu'alors ignorés. Il avoue d'ailleurs ingénument qu'il n'est point en lui de ne pas aimer toutes les femmes, même à la fois, et les raisons qu'il en donne, quoique peu édifiantes, font de cette confession une de ses plus charmantes élégies. Le mal était surtout que ses maîtresses avaient quelquefois des rivales jusque parmi leurs suivantes. Corinne l'accusa un jour d'une intrigue avec Cypassis sa coiffeuse; Ovide, indigné d'un tel soupçon, se répand en plaintes pathétiques, prend tous les dieux à témoin de son innocence, renouvelle les protestations d'un amour sans partage et d'une fidélité sans bornes. Corinne dut être entièrement rassurée. Mais l'épître suivante (et ce rapprochement est déjà très-piquant) est adressée à cette Cypassis; il la gronde doucement d'avoir, par quelque indiscretion, livré le secret de leur amour aux regards jaloux de sa maîtresse, d'avoir peut-être rougi devant elle comme un enfant; il lui enseigne à mentir désormais avec le même sang-froid que lui, et finit par lui demander un rendez-vous.

Le recueil de ses élégies fut d'abord publié en cinq livres, qu'il réduisit ensuite à trois, « ayant corrigé, dit-il, en les brûlant, » celles qu'il jugea indignes des regards de la postérité. A l'exemple de Gallus, de Propertius et de Tibulle qui avaient chanté leurs belles sous les noms empruntés de Lycoris, de Cynthia et de Némésis, Ovide célébra sous celui de Corinne la maîtresse qu'il aimait le plus. Tel est du moins le nom que plusieurs manuscrits ont donné pour titre aux livres des *Amours*. Mais quelle était cette Corinne? Cette question, qui n'est un peu importante que si on la rattache à la cause de l'exil d'Ovide, a longtemps exercé, sans la satisfaire, la patiente curiosité des siècles; et comment eût-on pénétré un secret si bien caché même au siècle d'Ovide, que ses amis lui en demandaient la révélation comme une faveur, et que plus d'une femme, profitant pour se faire valoir, de la discrétion de l'amant de Corinne, usurpa le nom, devenu célèbre,

de cette maîtresse mystérieuse, et se donna publiquement pour l'héroïne des chants du poète? Du soin même qu'il a mis à taire le nom de la véritable, on a induit qu'elle appartenait à la famille des Césars. On a nommé Livie, femme de l'empereur; mais la maîtresse eût été bien vieille et l'amant bien jeune: on a nommé Julie, fille de Tibère; mais alors, au contraire, la maîtresse eût été bien jeune et l'amant bien vieux; ce que ne permettent de supposer ni la date ni aucun passage des *Amours*. On a nommé Julie, fille d'Auguste, et cette opinion, consacrée par l'autorité d'une tradition dont Sidoine Apollinaire s'est fait l'écho, n'est pas aussi dépourvue de toute vraisemblance, quoiqu'on ne l'ait appuyée que sur de bien futiles raisons. Julie, veuve de Marcellus, avait épousé Marcus Agrippa; or, dit-on, les élégies parlent du mari de Corinne, de ses suivantes, d'un eunuque. Ailleurs, il la compare à Sémiramis; ailleurs encore, il lui cite, pour l'encourager à aimer en lui un simple chevalier romain, l'exemple de Calypso qui brûla d'amour pour un mortel, et celui de la nymphe Égérie, rendue sensible par le juste Numa. Corinne ayant, pour conserver sa beauté, détruit dans son sein le fruit de leur amour, Ovide indigné lui adresse ces mots, le triomphe et la joie du commentateur: « Si Vénus, avant de donner le jour à Enée, eût attenté à sa vie, la terre n'eût point vu les Césars! » Enfin, s'écrie-t-on victorieusement, le tableau qu'Ovide a tracé, dans une des dernières élégies de ses *Amours*, des mœurs dissolues de sa maîtresse n'est que celui des prostitutions de cette Julie, qu'accompagnaient en public des troupes d'amants chontés, qui affichait jusque dans le Forum, dit Sénèque, le scandaleux spectacle de ses orgies nocturnes, et que ses débordements firent exiler par Auguste lui-même dans l'île déserte où elle mourut de faim. Mais toutes ces phrases d'Ovide à sa Corinne peuvent n'être que des hyperboles poétiques, assez ordinaires aux amants, et applicables à d'autres femmes que Julie, et n'avoir point le sens caché qu'on a cru y découvrir. Il en est qui ont pensé mettre fin à toutes les conjectures en disant qu'Ovide n'avait, en réalité, chanté aucune femme, et que ses amours, comme celles de Tibulle et de Propertius, n'existèrent jamais que dans son imagination et dans celle des commentateurs; ce qui n'est qu'une manière expéditive de trancher une difficulté insoluble.

Les plaisirs ne détournaient pas Ovide de sa passion pour la gloire: « Je cours, disait-il, après une renommée éternelle, et je veux que mon nom soit connu de l'univers. » L'œuvre qui nourrissait en lui cette immense espérance était une tragédie; et le témoignage qu'il se rend à lui-même, en termes, il est vrai, peu modestes, d'avoir créé la tragédie romaine, peut avoir un grand fond de vérité, à en juger par les efforts plus louables qu'heureux des

écrivains qui s'étaient déjà essayés dans ce genre, à l'exemple du prince, lequel, au rapport de Suétone, avait composé une tragédie d'Ajax, connue seulement par le trait d'esprit dont elle fut pour lui l'occasion quand il la détruisit.

La postérité ne peut prononcer sur le talent dont Ovide fit preuve dans cette nouvelle carrière, puisque sa *Médée* est aujourd'hui perdue. On a nié qu'il eût pu être un bon auteur dramatique, en ce qu'il est trop souvent, dans ses autres ouvrages, hors du sentiment et de la vérité. Un fait qu'on n'a pas remarqué donne à cette assertion quelque vraisemblance; c'est que Lucain, peu de temps après, composa une tragédie sur le même sujet; il ne l'aurait point osé, si celle d'Ovide eût été réputée un chef-d'œuvre. Toutefois elle jouit longtemps d'une grande renommée: « *Médée*, dit Quintilien, me paraît montrer de quoi Ovide eût été capable, s'il eût maîtrisé son génie au lieu de s'y abandonner; » et l'auteur, inconnu mais fameux, du Dialogue sur les orateurs, met cette pièce au-dessus de celles de Messala et de Pollion, qu'on a surnommé le Sophocle romain, et à côté du Thyeste de Varius, le chef-d'œuvre de la scène latine.

Deux vers, voilà ce qui reste de la *Médée* d'Ovide, parce qu'on les trouve cités, l'un, dans Quintilien :

Servare potui, perdere an possim rogas?

l'autre, dans Sénèque le rhéteur :

Feror huc illuc, ut plena deo.

Ovide, après avoir chanté l'amour, voulut en donner des leçons, fruit d'une heureuse expérience, et composer, pour ainsi dire, le code de la tendresse ou plutôt de la galanterie : il écrivit l'*Art d'aimer*. On l'a souvent accusé d'avoir, par cet ouvrage, ajouté à la dépravation des mœurs romaines; mais rien n'y approche de la licence obscène de plusieurs pièces de Catulle et de quelques odes d'Horace. Eût-il osé, s'il se fût cru lui-même aussi coupable, s'écrier devant ses contemporains : « Jeunes beautés, prêtez l'oreille à mes leçons; les lois de la pudeur vous le permettent : je chanterai les ruses d'un amour exempt de crime, et mes vers n'offriront rien que l'on puisse condamner! » Si ces mots ne sont pas une secrète ironie ou un piège adroit tendu à l'innocence curieuse des jeunes filles, ils montrent en lui, ainsi qu'on l'a remarqué, une singulière illusion. Martial lui-même, il est vrai, dit aussi de ses vers que les jeunes filles pourront les lire sans danger; mais ces exemples semblent au moins prouver que beaucoup d'expressions dont l'impureté nous blesse n'avaient pas chez les anciens ce caractère et cette portée. Le véritable tort d'Ovide est d'avoir enseigné non pas l'amour, mais à s'en faire un jeu, à en placer le plaisir dans l'inconstance et la gloire dans

l'art de tromper sans cesse. Il fut au reste, et c'était justice, la première victime de sa science pernicieuse; car sa meilleure élève fut sa maîtresse elle-même, laquelle, un jour, le trahit même en sa présence, et tandis qu'il feignait de dormir après un joyeux souper.

L'*Art d'aimer* obtint un grand succès à Rome; on ne se contenta pas de le lire, on le mit en ballet, et il fut pendant longtemps le sujet de représentations mimiques, où l'on en déclamaient des passages toujours applaudis. Ovide continua de jouir de la faveur d'Auguste, bien qu'il se bornât à le flatter dans ses vers et fréquentât peu le palais des Césars; car, malgré la licence de ses écrits, ses goûts étaient restés simples et ses mœurs devenues presque austères. Il se plaisait à cultiver lui-même la terre de ses jardins, à greffer ses arbres, à arroser ses fleurs. Il n'aimait point le jeu. A table, il mangeait peu et ne buvait guère que de l'eau, et il est presque le seul des anciens qui, à l'occasion de l'amour, n'en ait pas, comme on l'a dit, chanté le plus déplorable égarement. Il ne connut point l'envie; aussi (et il se plaît à le rappeler souvent) la satire respecta-t-elle et ses ouvrages et ses mœurs.

Après avoir donné des leçons de l'art d'aimer, Ovide, comme pour en expier le tort, et se faire pardonner un ouvrage « écrit dans la fougue des passions, » voulut enseigner l'art contraire, celui de ne plus aimer, et il composa le *Remède d'amour*, « ouvrage de sa raison, » dit-il; mais il oublia parfois son nouveau rôle, et le lecteur étonné retrouve dans ce poème les inspirations de la muse licencieuse qui avait souillé l'autre; d'où l'on n'a pas manqué de dire que le remède était pire que le mal.

Plaire était toute une science aux yeux d'Ovide; il a voulu l'épuiser et en donner comme un traité complet. Une des parties de ce traité est un petit poème, en vers élégiaques, sur l'art de soigner son visage (*de Medicamine faciei*), où il donne la formule des diverses pommades qui enlèveront les taches du visage et les bourgeons de la peau, etc., où, après les secrets de la composition, il révèle ceux de la manipulation, et indique, avec une exactitude rigoureuse, la dose de chaque ingrédient.

Ovide, après ces ouvrages frivoles, en composa de plus graves, et commença les *Métamorphoses* et les *Fastes*, ses véritables titres. Il avait perdu son père et sa mère, morts tous deux dans un âge avancé. Sa famille, après eux, se composait d'une femme adorée, issue du sang illustre des Fabius, et la troisième qu'il épousa; d'une fille nommée Pérille, dont il vante les succès dans la poésie lyrique, et qu'il avait mariée à Cornélius Fidus, dont Sénèque raconte qu'il eut un jour la faiblesse de pleurer en plein sénat, parce qu'un certain Corbulon l'y avait appelé *autruche pelée*. Seul héritier du bien de ses pères, Ovide possédait à Sulmoné d'assez beaux domaines; a

Rome, une maison près du Capitole; dans les faubourgs, de vastes jardins situés sur une colline, entre la voie Claudienne et la voie Flaminienne. La douceur de son commerce et l'agrément de son esprit lui avaient fait un grand nombre d'amis. La liste serait longue des personnages distingués qui faisaient sa société habituelle; il suffira de nommer Varron, le plus savant des Romains; Hygin, le mythographe et le bibliothécaire du palais de l'empereur; Celse, qu'on a nommé l'Hippocrate des Latins; Carus, précepteur des jeunes Césars; M. Cotta, consul à l'époque où parut l'*Art d'aimer*; Rufin, qui avait été questeur en Asie; Suillius, ami de Germanicus; Sextus Pompée; Brutus, le fils, dit-on, du meurtrier de César, etc. Mais de tous ses amis, le plus ancien et le plus cher était Maxime, qui descendait des Fabius. Maxime avait épousé Marcia, parente à la fois de la femme d'Ovide et de l'empereur, dont il fut longtemps l'ami et le confident. Ovide, ainsi entouré des amis d'Auguste, paraissait à jamais assuré de la faveur du prince. Il était riche; il n'avait point d'ennemis; ses vers faisaient les délices de Rome; il vivait enfin dans la possession de tous les biens dont il pouvait être avide, lorsqu'un coup terrible, imprévu, vint le frapper. Un ordre d'Auguste relégua sur les bords du Pont-Euxin, aux dernières frontières de l'empire, chez les Barbares, sur une terre inculte et perpétuellement glacée, ce poète, naguère son ami, et déjà âgé de cinquante-deux ans.

Ovide a tracé, dans la plus touchante de ses élégies, le tableau des moments qui précéderent son départ : c'était la nuit du 19 novembre 765 de Rome; sa maison retentissait des gémissements de ceux de ses amis restés fidèles à sa fortune; sa fille était alors en Afrique avec son mari; qui y exerçait on ne sait quelle charge. Sa femme invoquait le ciel en sanglotant; à genoux, les cheveux épars, elle se traînait aux pieds de ses dieux domestiques et baisait les foyers éteints. Ovide voulait se donner la mort; sa femme, ses amis l'en détournèrent à force de prières et de larmes, et Celse, le pressant sur son cœur, lui fit espérer des temps plus heureux. Le poète, maudissant son génie, brûla avec plusieurs de ses ouvrages celui des *Métamorphoses*, qui n'était pas encore terminé; mais dont heureusement il s'était déjà répandu plusieurs copies dans Rome. Enfin le jour commençait à paraître; un des gardes d'Auguste, chargé de l'accompagner, hâta le départ : sa femme veut le suivre dans son exil; mais il la presse de rester à Rome pour tâcher de fléchir Auguste : elle cède, se jette éplorée dans ses bras, l'étreint une dernière fois et tombe bientôt évanouie, car déjà on avait emmené Ovide.

Ce n'était ni un arrêt du sénat ni la sentence d'un tribunal qui avait condamné Ovide, mais un simple édit de l'empereur; il n'était ni exilé ni exporté,

mais relégué à l'extrémité de l'empire, et cette dernière peine laissait à ceux qui la subissaient leur titre de citoyen et la jouissance de leurs biens. Toutefois un de ses amis, dans la crainte que l'empereur, achevant de violer les lois, ne dépouillât le condamné, lui fit l'offre généreuse de la moitié de sa fortune.

Le proscription dont le poète fut l'objet s'étendit jusque sur ses ouvrages, qu'on enleva des trois bibliothèques publiques de Rome. Maxime, absent à l'époque de son départ, le rejoignit à Brindes et lui fit ses derniers adieux.

Ovide nous a laissé l'itinéraire de son voyage, qui ne fut pas sans périls. Le vaisseau qui le portait flotta longtemps sur l'Adriatique, battu par d'horribles tempêtes. Le poète mit pied à terre dans la Grèce, traversa l'isthme de Corinthe, et monta sur un second vaisseau au port de Cenchrée, dans le golfe Saronique. Il fit voile sur l'Hellespont et passa à pied par le pays des Bistoniens, peuple féroce de la Thrace, dont il éprouva la cruauté. Sur un troisième vaisseau, il traversa la Propontide et le Bosphore de Thrace; et, après une longue navigation, il parvint, sur la rive gauche du Pont-Euxin, au lieu de son exil, à la ville de Tomes, située vers les bouches du Danube, et sans cesse attaquée par les Daces, les Gètes, les Jazyges et les autres peuples armés contre la domination romaine, qui s'arrêtait là.

Il nous faut maintenant dire quelques mots du problème proposé depuis des siècles à la sagacité des savants de tous les pays, c'est-à-dire de la véritable cause de l'exil d'Ovide. On ferait de gros volumes de toutes les conjectures hasardées sur cette question, qui, seule, a été le sujet de livres entiers; et l'on peut aujourd'hui élever jusqu'à douze le nombre des systèmes qu'a fait imaginer l'examen de ce point curieux d'histoire littéraire.

Ovide attribue son exil à deux causes, à la publication de l'*Art d'aimer*, qui n'en fut certainement que le prétexte, et à une erreur, à une faute qu'il a commise, mais sur laquelle il a partout gardé le silence.

Et cette faute dut être surtout celle de ses yeux :

Cur aliquid vidi? cur noxia lumina feci?

Enfin ses amis et sa maison la partageront avec lui :

Quid referam comitumque nefas famulosque nocentes?

Telles sont les discrètes révélations qui ont en partie servi de texte à toutes les conjectures des érudits. Le champ était vaste, et ils ont largement usé du droit que semblait leur donner le vague même de la question d'en faire sortir les explications les plus bizarres. Quelques-uns, au contraire, ont voulu, mal-